

Aqaba
Dans la Cité, extrait

Serge Patrice Thibodeau

Number 69-70, Fall 1996

La mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14837ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thibodeau, S. P. (1996). Aqaba : *Dans la Cité*, extrait. *Moebius*, (69-70), 201–211.

SERGE PATRICE THIBODEAU

Aqaba

(*Dans la Cité, extrait*)

incrustée dans la pierre
une étoile blanche
la mer est passée par là
les traces pétrifiées de la grâce
dans le sable sous les villes
au seuil des chambres et courbées
dans la noble pose
de la nuit
sous les arches
tôt
venue frôler la fenêtre

les mains crevassées par l'attente
et le don refroidi
quelle ébauche quelle esquisse
rendra son âme à l'aube
quel éclair la lui offrira
dans un geste serein d'abandon
un baiser
quelque part dans une paume
un silence partagé
un regard
une voix d'amphore fracassée

mais lumière
le profil des flancs la hanche enflammée
le désir du sel du silex du feu dérobé
la mesure en débris
l'élan raffiné
l'étreinte

oh l'étreinte maintes fois répétée
la salive l'effluve du mucus
le scintillement des cheveux
la lourdeur excessive des lèvres
posées sur la chair

le troupeau traverse une route
mielleuse avancée du vêtement
sur le corps
de la laine où s'égare sans trêve le nu
l'humilité dénudée de l'instase et le bois
de cèdre de pin
le bois d'olivier
noué dénoué
fulgurance de l'âpre
et les mains
dépourvues de faiblesse

le torrent asséché nous savons
la menace de l'oued
nous traînons pour mémoire
le boulet des violences
les corps en charpie aux saillies
des gorges
des gouffres
des cataractes écorchées par les lames
de l'eau
l'abrasion des os
projetés sur le gypse

le corps
sans texture l'aveu minéral
et soudain
les contours des membres aspirés par le grès
s'allument au faite du chant
creusent les traces et subjuguent le récit
du vent
la vie apprise de mémoire

la vie scandée
par les embrasements mûris des ventres
par les frissons poreux de l'homme

de l'homme opalescent
maintenant que sans peine
tout se soulève
que tout s'élève sans faute et lisse
et pâle
parce que les chairs se frôlent
les unes aux autres
mémoire de l'ambre suave
contours des chairs lisibles au soleil
mémoire des cuisses
des sentiers qui s'allongent

mémoire du jardin sollicitée par les roses
ne mène nulle part une épine au talon
dans le geste d'aller dans celui de partir
jamais l'horizon ne manque de souffle
frémit
l'échine alerte
l'éveil au passage de l'homme
la nuit à l'oreille
murmurant dans la hâte le mot
nommant
le lieu où se froisse l'étoffe

puis dans les sables cyniques le poids
sitôt disparu des pas
quand sèchent les herbes et les ailes
dans l'azur déployé
vulnérable
à l'approche de la voix
repandre l'écoute
enivré de musc de santal d'oliban
des émanations puissantes de l'effort
quand le geste d'aimer

ensommeille le nomade

prenant son erre dans le monde
ni connu
ni visité par la sécheresse de la quête
investi de tous les sens
insaisissable
dans le siècle de l'usure et du friable
le jeu des tessons éparpillés
sous les figuiers la mort
son visage crénelé sa crécelle
son visage serti de crachats
de tisons

d'orages
aux mensonges éperdus des oracles
la face d'un fétiche
assoupi par l'ennui
corseté dans le suaire des ruptures
et maigre et criard dans la hâte
pour que s'achèvent les échos
dans le chaos des dispersions
des entrailles
où se devinent mélancolies
et peurs favorables

sans que germent les images
dans la beauté des destructions
des failles larges
des orifices
si peu de temps pour le souffle coupé
pour assouplir la peau des reins
pour immoler la semence au fond de la paume
contre la taille des murailles effritées
les épaules de l'homme
jettent un sort
et l'oubli s'évanouit

aux crêtes de l'appui
en ces temps mémorables où passe le feu
entre l'os et la chair entrent des îles volcaniques
fument aux versants du songe
itératif
et s'entrechoquent les querelles et l'insulte
sépultures
accrochées aux murs du désordre
et précipitées
sur les hauteurs
du prodige

par le fer et par le feu
la fureur
accomplissant ses virulences fauves
jadis fertiles forêts sur la côte
mutation du seuil et des cimes
au désert
plus rien pour la sève plus rien
pour les lèvres voraces de l'homme
que le chant des délices en suspens
que le poème inachevé de Babylone
que l'errance brusquée

s'enchâsse
le sceau
fut trouvé très tôt le matin
près de l'ortie près du basalte
ainsi visible scarabée
sans que le sens ne s'en échappe
ni balises ni récifs
ne cèdent aux dispersions
ni les ronces prises en travers
de l'écriture
apposée sur des stèles têtues

un insigne sur la peau
en contrebas de la ceinture fortifiée

avancer
prêt à humer l'inébranlable torse
prêt à goûter aux flammes aux formes
aux frêles ferments de l'hysope
soumis à l'éventail des mains sur la nuque
à l'ultime finesse des gestes intimes
ainsi reprendre la naissance
le rythme
et le nom

le propos migrateur
adouci par l'albâtre
par la vigne aux abords d'une lampe omeyyade
anoblies d'huiles et de lueurs attouchantes
savoir
à la faveur du partage comme un dépôt
de cendres
avant les cendres et par-delà
le livre à l'aine bouclé
insinuée la trahison
le regard effondré

par les rues mal famées la déroute conduit
au baiser sur la joue mal rasée
la trahison de Judas l'écart l'angle des dérives
s'éparpillent et s'élargissent
plus rien n'importe le ciel est bleu
l'adversité résout l'énigme
mais devant
se dressent les hommes émerveillés
nourris d'adresse
de génie
nourris de gel

et prennent place à l'avant
des nefs
pénétrés de ferraille comme une forge
où se bousculent amertume et mépris

doutes et tourments
sans autre vocation que l'attente
sans autre miroir que la surface du marbre
l'éruption du désir affolant
et refermant sur eux
le cercle amant
du souffle

dans le carré des mains
dans le triangle du torse
dans l'escarpement de l'angle aigu
des spires s'accouplant
dans le rôle de l'ordre lascif
à jamais proclamé
assumer l'immensité des sables
et ce mouvement au lointain emprunté
déhanche les amours promptement descellées
hors d'haleine étouffant
sous la chaux

la luxure
le vent donne à la chair
son chant salin
en fermente la source
où se lève le soleil
dans le lit turbulent dans le cri l'incendie
dans le vivier du songe majeur
dans le silence à contre-jour
sublimé
de l'écho des unions
de l'union des échos quand la mémoire s'élève

et puis certainement
la pâte à pétrir
la dextérité des mains
passées du père au fils
le profil
émouvant

éprouvant
du visage bédouin
le port de la tête et l'envie d'effleurer
la nuque
la chair pulpeuse du cou

l'âcre odeur de l'eau saumâtre puisée
dans l'air sème des faisceaux d'arabesques
l'heure file
se brise
revient sur ses pas
mordre les mains du plus vif
des hommes fresques
leurs lèvres ont un goût de sésame
au soleil busqués
dégagent un parfum de paille
d'ambre et d'agrumes

leur haleine épelle ces mots
papillon cyprès cardamome
et la lumière caresse l'albâtre
et la nuit étreint le basalte
ainsi le cycle reprend et les arches
royales hôtesse
invitent l'âme au repos
au recueillement
au désir de l'étoile filante
au baiser du Levant
sous les ifs

l'image hantise
le son du gravier
sur le cercueil mis en terre
en rêve le grand-père à genoux aperçu
dans les rues dévastées de Beyrouth
et pourtant sans aucune exigence
autre que celle au vent de l'offrande
tête nue

sexe nu
dans la plénitude de l'âme
soumise au Silence

au silence nu des pierres
s'embrassant
s'entrecroisant
mains liées entre elles
par une foi commune
taillées en bloc
apposées contre l'air
et boudant l'austère coup d'œil des nues
ne servent à rien
confondent
le feu des grands Textes sacrés

ô Révélation
enluminée paginée reliée
effleurée des doigts et des lèvres safranées
pour oublier sur la langue
le goût
l'insistance de la coloquinte obstinée
le goût du soufre et des météorites
et c'est parole disloquée de l'Appelant
assouvissement mosaïqué du désir
le front posé sur le sol
du Livre

la face fermée
de la lune
fait dire à l'étoile que les fleuves
témoignent de la rage
du combat
du déluge
du fouet
sur les flancs malmenant l'écriture
mais la parole évacue les sursauts
la douleur et la mort

dans l'estuaire du mirhâb et dans le vent

prolonge l'accueil au cœur des fratries
le ravissement émaillé des tuiles bleues
plus beau que laurier-rose au désert à Pétra
ce que son visage peut atteindre
si haut si élevé si incarné
touchant la terre de chaque pore
comme un serpent
goûtant la terre *étant* la terre caressée
dans la paume du potier du modelleur
absolument
impérissable et sans autre mesure
que l'émoi

ô l'Orient

le foisonnement des regards s'enlaçant
parce qu'infaillible est la beauté de la Lumière
sur les pentes rocheuses entre les cèdres
entre les pins et sous les voûtes
et sous le dôme qui surplombe l'octogone
la chair
ô rupture
surgit l'Appel à fléchir
dans le chevauchement des lumières
la chair s'abandonne sans faute et sans regret

splendeur de M'shatta
qu'on éteigne la lampe
le bonheur est permis
léger
alité
avisé
une tessère dans la main
pour assister
au drame à l'églogue au passage de la nuit
venus corrompre les sentiers irréparables
du reg

les rares pluies interceptées
des lunaisons très graveleuses
s'étalent
alimentent les ébats charnus
du fer
et veillent les lames sous les braises protégées
les invincibles sabres de l'alphabet
le poignard de l'esprit vêtu d'argile
mimant l'ascèse des entailles creuses
et déclamant
l'exact sifflement de la fronde lourde

se consomment les bilans
l'ardeur a vaincu les nombres
les lettres ont mené les bêtes à la vie
aux pâturages féconds des mémoires
où module toute immensité
ont mené l'homme
à tout prestige éclaté
du haut du minaret sans équivoque
ténacité seulement fragmentaire de la foi
c'est écrit dans le sable
mektoub

Amman (Jordanie), du 17 au 24 juin 1994